



Une charge de la cavalerie anglaise

« La population mâle de « Platuis » est déportée. Cette déportation se pratique de la façon suivante : Vendredi matin à 4 heures la plupart des habitants de Platuis se reposaient encore.

« Platuis »... Un nom plutôt drôle... Le hameau, vu d'une des collines des environs d'Ossendrecht, avec ses toits rouges se dessinant pittoresquement sur le fond noir des bois, est plus joli que son nom... mais dans le folklore des hameaux et des quartiers il existe bien des noms singuliers.

Platuis se trouve en Belgique; mais lorsque les Allemands établirent le barrage électrifié ils laissèrent le groupe de maisons hors de celui-ci.

« Platuis est neutre » disaient les gens.

Mais ce vendredi matin donc, cette soi-disante neutralité fut bien violée par les Allemands qui démolirent ainsi, que, s'ils avaient laissé Platuis en dehors du barrage, ils n'avaient pas abdiqué leurs droits sur ce hameau — si tant est qu'il peut être question de droits en cette circonstance.

Nous disions donc que la plupart des habitants étaient encore au repos, lorsque tout à coup, à 4 heures, 300 soldats allemands firent leur apparition. Sans faire de bruit ils étaient passés par le passage dans la barrière et ils envahirent Platuis à l'improviste. Chaque soldat connaissait sa mission, de sorte que chaque maison fut entourée par les militaires. Les hommes de 16 à 80 ans devaient être déportés... Ce fut un dur réveil. Des femmes et des jeunes filles effrayées et éplorées sautèrent hors du lit... Les hommes et les garçons essayèrent encore de fuir mais ils coururent dans les mains des soldats. Il y en eut trois qui parvinrent à passer en territoire hollandais. D'aucuns se jetèrent dans un fossé, mais ils en furent retirés et furent rossés

d'importance en punition d'avoir essayé de s'enfuir. Dans certaines maisons les Allemands employèrent la ruse. Ainsi, dans une maison, ce fut la fille qui vint ouvrir.

« Il faudrait nous indiquer exactement la frontière », lui dit un des soldats.

« Je n'ose pas, mais j'irai appeler père », répondit la jeune fille.

Le père était un vieillard de plus de septante ans.

« Je veux bien aller avec vous » dit-il, et il s'habilla.

« Y a-t-il encore des hommes ici », demandèrent les Allemands.

« Allons voir... »

Les Allemands retirèrent le fils adoptif, un garçon de 16 ans, d'en-dessous des couvertures.

Il n'y avait plus question maintenant d'aller à la frontière. De cette façon les Allemands purent s'emparer des hommes sans rencontrer de la résistance.

Car ils auraient pu tomber sur des solides gaillards qui se montreraient plutôt moins empressés à se rendre. Tous furent amenés; les vieux comme les jeunes.

Et les Hollandais donc...

Quelques-uns — il doit y en avoir eu six — avaient justement terminé leurs petites affaires, chez les acheteurs de la marchandise fraudée. Il y a cinq de ces acheteurs dans Platuis. Ils rassemblent « la marchandise hollandaise » et la transportent à leur quartier général, « le Blokhuis » à Putte en Belgique: du pétrole, de la farine, du riz, et tout enfin ce qui peut être de quelque utilité.

Les Hollandais sortirent, pour être de retour chez eux à Ossendrecht (Hollande) avant le jour. Ils



Le général Gilain.

aperçurent les soldats allemands qui arrivèrent justement. Mais ils n'eurent point peur! Les fraudeurs et les Allemands sont de bons amis, voyez-vous.

«Ainsi donc», dit un des Hollandais à ces messieurs les militaires, «nous venons encore tout juste de vous apporter quelque chose.»

«Voilà qui est bien ; venez donc avec nous » répondit un des casque-à-pointe, et, à leur grand étonnement les fraudeurs furent arrêtés et emportés par le passage dans la barrière... et jusqu'ici, personne dans Platuis ne sait pas encore où ils ont été conduits. Les hommes sont partis et ne reviennent pas. Une quarantaine ont été faits prisonniers de cette façon, pour une question de lettres pense-t-on. On conçoit facilement que les femmes et les jeunes filles de Platuis sont très inquiètes maintenant.

Donc, la première fois que les Allemands passèrent sur ce coin de territoire resté libre, ils y trouvèrent aussi des Hollandais?

« Mais ils en auraient trouvés chaque nuit, me dit un habitant d'Ossendrecht, car malgré l'étroite surveillance militaire, on fraude encore beaucoup.

Et pourquoi les Allemands y opérèrent-ils parfois?

Parce que les fraudeurs étaient aussi impliqués dans les questions d'espionnage et dans le transport de lettres. Ou bien, contre paiement de grosses sommes, ils aidèrent des jeunes gens à passer la frontière. Le passage de la frontière était même exploité, lui aussi par les fraudeurs. On demande des sommes scandaleuses. Et l'un ne pouvait alors, pas même encore avoir confiance dans l'autre. Des hommes qui se firent passer comme guides, prouvèrent bientôt qu'ils étaient à la solde des Allemands en livrant les jeunes gens à l'ennemi, tout près de la frontière.

Concernant les passages de la frontière il a paru un livre : « Les Evasions de Belgique ». (1)

« Pourquoi tant de jeunes Belges, et même tant d'hommes d'âge mûr, ont-ils tenté, au péril de leur vie, de franchir la frontière et de pénétrer en Hollande ? Les mobiles ont été le sentiment du devoir envers le pays et la soif de la liberté. Rallier à tout prix l'armée belge pour combattre l'opresseur à côté de leurs compatriotes, échapper à un régime

de servitude, tels sont les buts que cherchent à atteindre les évadés.

C'est ce que dit très simplement l'un d'eux : « L'idée d'aller rejoindre mon frère au front n'était pas sortie de ma tête depuis son départ. » Un autre : « Depuis longtemps l'idée d'être utile à l'armée hantait mon cerveau. » D'autres le disent plus explicitement encore : « Je suis parti pour rejoindre l'armée où mon devoir m'appelaient. Nous avions décidé d'aller servir notre pays, et nous devons passer la frontière coûte que coûte. » Ceux qui n'ont pu servir, dès le commencement, brûlent du désir de rejoindre : « Quand la guerre éclata, dit l'un d'eux, je ne pus m'engager dans l'armée, parce que j'avais le bras gauche cassé. » Deux mois après, ce courageux patriote veut partir pour s'enrôler. Il est pris et condamné au travail forcé en Allemagne. Après deux tentatives infructueuses, il réussit enfin à passer la barrière. Un autre qui vient de raconter toutes les péripéties de son passage, les dangers courus, la perte de ses vêtements et des craintes pour la sécurité des siens, ajoute en conclusion : « Je ne regrette rien, si ce n'est de n'avoir pu servir plus tôt mon pays. »

Après avoir énuméré les dangers où de nombreux Belges avaient péri et qu'il venait de courir lui-même, un jeune brave ajoute : « Cela ne nous faisait rien, car nous avions hâte de rejoindre l'armée belge. »

Parfois, c'est un père qui, non content d'exhorter ses fils à rejoindre l'armée, leur donne l'exemple en les accompagnant et en guidant. L'esprit de devoir le conduit : devoir envers sa patrie, devoir envers ses enfants. Ecoutez ce procès-verbal de quelques lignes : « Mes fils et moi voulons rejoindre l'armée belge. Nous avons passé la frontière dans la cale d'un bateau charbonnier. Le voyage horriblement pénible a duré six jours. » C'est tout. Suit la signature.

Une autre déclaration :

« Nous étions bien décidés à rejoindre l'armée belge, et ce au prix de n'importe quel danger. »

« Nous étions six jeunes gens décidés à passer la frontière pour rejoindre l'armée belge. »

Le passage était parfois difficile. Beaucoup de jeunes hommes passèrent par les bancs de sables du Bas-Escaut, une région très dangereuse avec de nombreuses passes et cloaques. On doit s'y tenir constamment en mouvement pour ne pas s'enliser, même pendant qu'on devait se jeter à plat ventre pour ne pas être pris dans le feu du phare allemand qui inonde la plaine étendue de ses rayons. On se trouvait ainsi une seconde dans la lumière : un coup de feu part, puis un second. Le fuyard pense que sa dernière heure a sonné. Il court jusqu'à mi-corps dans l'eau glacée, mais il passe quand même et une demi-heure après il se trouve sur la digue en Hollande. D'autres témoignaient :

« L'endroit où nous étions arrivés était très dangereux, aussi nous épions avec le plus grand soin la sentinelle qui se trouvait seulement à 200 m. de nous. Les projecteurs placés par les Allemands éclairaient chemins et champs. Nous enlevons nos souliers et une partie de nos vêtements et nous nous engageons sans tarder sur les terres d'alluvion, car c'était marée basse. Mais quel chemin ! Plus nous avançons pire c'était, nous enfonceons de 50 ou 60 centimètres dans le limon, enfin nous finissons par arriver à un ruisseau où il y avait heureusement très peu d'eau. C'est là qu'un de nos camarades faillit perdre la vie, il disparut entièrement dans la vase et nous ne parvîmes à le sauver qu'après beaucoup d'efforts. Comme il avait perdu connaissance, nous fûmes obligés de le porter et c'est ainsi que nous arrivâmes seulement à deux heures du matin en Hollande où notre ami fut soigné et où nous fûmes très bien reçus. »

Enfin voici les péripéties par où passa une autre bande, aux mêmes lieux :

(1) Librairie académique Perin et Cie.



L'Église de West-Capelle.

« Nous avions dû nous cacher souvent pour échapper aux patrouilles, aussi étions-nous dans un vilain état, les habits, le visage et les mains abîmés, couverts de boue de la tête aux pieds. A 9 heures 1/2 ou 10 heures, c'était marée haute dans l'Escaut. Nous quittons le cabaret où nous étions rassemblés et arrivons au bord du fleuve. Nous étions là à genoux, nous baissant continuellement pour échapper aux projecteurs, tandis que les sentinelles allemandes se tenaient à 15 mètres de nous sans nous remarquer. Maintenant commençait le plus difficile. Le fil électrique pénétrait environ 300 mètres dans l'Escaut mais par suite d'une tempête quelques piquets étaient arrachés. Nous l'avions remarqué la veille et ainsi nous allions essayer de parvenir de l'autre côté. Mais ce qui nous effrayait le plus, c'était le projecteur établi sur la digue de l'Escaut; s'il nous découvrait nous étions certainement perdus et tués à coups de fusil. Au début tout alla bien, mais à mesure que nous avançions, nous enfoncions davantage dans la vase, de sorte qu'elle atteignit bientôt notre poitrine et que nous étions obligés de nous aider continuellement l'un l'autre dans les passages difficiles. Chaque fois aussi que le projecteur éclairait de notre côté, nous étions obligés de nous coucher à plat ventre sur un endroit résistant de manière à ne pas être aperçus. Après avoir pataugé ainsi pendant une heure et demie dans la boue nous avons passé le fil électrique environ un mètre au-dessus de lui. L'eau nous arrivait déjà au-dessus de la poitrine, car la marée montait. A onze heures du soir nous arrivions enfin à la frontière hollandaise. »

La fuite de l'«Atlas» fut célèbre. Ce remorqueur avait été réquisitionné par les Allemands et devait être livré à Andenne, mais il resta encore à Liège pendant quelques jours pour y subir quelques réparations. Le directeur de ce bateau, M. Hentjes, qui connaissait déjà de longue date la rivière au bout des doigts, résolut de ne pas abandonner le remorqueur à l'ennemi. Il conçut un plan audacieux. Il fit recouvrir la proue de toles et il fit aussi blinder la barre afin de protéger le pilote — lui-même —

contre les balles. Il voulut ainsi passer en Hollande avec l'«Atlas», mais aussi profiter de l'occasion pour emmener des passagers afin de les faire sortir du territoire occupé. Il connaissait assez de personnes qui voulaient fuir de Belgique et il en prévint 108. Celles-ci furent embarquées par groupes de deux ou de trois, pour ne pas attirer l'attention. Il y avait des jeunes gens, des prêtres, un colonel français, un aviateur belge et des Russes qui étaient employés à des travaux par les Allemands. Le départ était fixé au 3 janvier.

A cause de la crue de la Meuse on pouvait passer sur le fleuve et on ne dut donc pas s'aventurer dans le canal. L'«Atlas» partit, sous les ordres de M. Hentjes.

Le courant, très puissant en ce moment, emportait le bateau, mais le capitaine commanda néanmoins de faire donner les machines à tout vapeur. Rapide comme une flèche l'«Atlas» partit et se lança au-dessus des barrages. A Argenteau le bateau fut signalé. L'affaire commença à devenir dangereuse.

Le premier pont de Visé!... Une mitrailleuse envoia une pluie de balles. Hentjes reste calme et, caché derrière ses plaques de blindage, il conduit le bateau en-dessous du pont.

Le second pont de Visé... Encore un feu de mitrailleuse. Mais l'«Atlas» passe à toute vapeur en-dessous de l'arche.

Un troisième pont, qui barre la route celui-ci... Hentjes s'élance à toute vapeur et l'«Atlas» rompt le pont et se fraie un passage.

Un bateau allemand, monté par six soldats et armé d'une mitrailleuse surgit.

L'«Atlas» aborde le bateau et les six Allemands sont jetés à l'eau. Des coups de fusils partent de la rive. L'«Atlas» marche toujours; on déploie le drapeau belge à bord et avec des hurrahs de joie les fuyards arrivent, après ce voyage dangereux à Eisden, en Hollande.

Cette évasion audacieuse suscite beaucoup d'admiration et de joie.

Ce fait était arrivé justement au moment où l'autorité allemande avait proféré de terribles menaces contre ceux qui essaieraient de passer la frontière, par l'affiche suivante :

« Le 6 décembre une bande d'environ cent hommes, pour la plupart armés, ont essayé d'atteindre la Hollande en passant la frontière de force.

Des trente-sept personnes arrêtées, la cour militaire de Liège en a condamné trente à mort, le 18 courant; quatre jeunes hommes de moins de 18 ans et dont il n'est pas prouvé qu'ils étaient en possession d'armes ont reçu chacun 15 ans de prison. Pour les trois autres la peine fut moins grave, parce qu'il n'est pas prouvé qu'ils étaient à la hauteur des moyens qui allaient être employés pour passer la frontière.

Encore une fois j'ai commué la peine de mort en celle des travaux forcés à perpétuité, parce que les prisonniers ont été menés par des dirigeants sans conscience et ne se seront pas parfaitement rendu compte de la gravité de leur crime.

Si à l'avenir des faits semblables se reproduisent, il est à prévoir que je ne ferai plus usage de mon droit d'accorder grâce.

Le gouverneur général de la Belgique  
ad-intérim,  
Freiherr von HEUNE,  
général d'infanterie. »

Que s'était-il passé au juste? Des hommes de différents villages avaient convenu de se réunir près d'un poste à la frontière. Ils étaient armés et briseraient tout simplement l'opposition des sentinelles allemandes. Tout était arrangé; chacun avait à jouer son rôle. Le groupe était nombreux. Le poste était isolé. On exécute le plan pendant la nuit. Le poste fut attaqué; des coups de feu retentirent. Les Allemands se rendent bien vite compte qu'il était inutile d'essayer de résister et maintenant qu'ils étaient si loin du front ils



Le R. P. Hilarion Thans

n'avaient nulle envie de se faire tuer. Mais qu'arriverait-il s'ils ne faisaient pas leur devoir ? Ils trouvèrent plus simple d'accompagner les fuyards et de passer en Hollande avec eux. Le poste était donc complètement abandonné. Les coups de feu avaient attiré des curieux. On se cria l'un à l'autre que le chemin de la Hollande était libre à cet endroit. Beaucoup de gens en profitèrent pour échapper eux aussi, à la cruauté des Allemands. Et il s'emmena toujours des amateurs de la liberté jusqu'au moment où tout à coup une patrouille survint et cueillit au hasard trente sept hommes, ceux dont il est question dans la proclamation ci-dessus.

Comme nous l'avons vu, cette menace ne put empêcher l'évasion de l'« Atlas ». Environ à la même époque, une autre tentative audacieuse de fuite échoua malheureusement.

Un groupe de Liégeois qui voulaient se rendre au front était parvenu d'acheter un machiniste allemand qui était régulièrement en service sur la ligne Liège-Visé. Il devait prendre les Belges sur son train puis il passerait Visé jusqu'à la frontière hollandaise, ensuite il abandonnerait le train et fuirait avec ses clients.

On partit, animé du meilleur espoir. Mais la chose avait probablement été ébruitée. On télégraphia à Visé et le train fut conduit sur une autre voie.

Le machiniste fut donc bien obligé d'arrêter et lui et ses passagers descendirent du train entre une double haie de soldats ; ils furent évidemment faits prisonniers.

Combien romantique fut le passage de la frontière du R. P. Hilarion Thans, l'infirmier bien connu, aumônier de l'armée belge, et grand littérateur.

Il avait fait paraître à Malines un recueil de poésies non censurées dont quelques vers ne plurent pas aux Allemands, lorsqu'ils découvrirent l'ouvrage, lors d'une perquisition de l'imprimerie Saint François, à Malines. Hilarion Thans habitait alors à Reckheim, dans le Limbourg, où il s'occupait d'espionnage ; on l'avertit que son meilleur plan était de franchir la frontière.

On avait d'ailleurs déjà opéré une perquisition à son domicile sans rien trouver de compromettant.

La frontière de la Hollande était très proche.

« Mais, nous raconte Hilarion Thans, dans son excellent ouvrage « Mijn Oorlog » (1), le moment pour une fuite était mal choisi. La déportation des civils battait son plein et la garde à la frontière était donc renforcée. Le long du barrage de fils électrisés, qui était maintenant achevé sur la rive de l'Escaut, on avait posé une sentinelle de cent en cent mètres. J'étais à la hauteur de tous les trucs.

Mais n'importe à qui je m'adressais, partout il me fut répondu : « Pour le moment, inutile d'essayer ! Même les fraudeurs patronnés par les Allemands ne peuvent plus passer ! » Alors je me rappelai que j'avais entendu parler d'un passage souterrain qui conduisait du village frontière Smeermaas, en Hollande. Un matin, pendant un orage de neige, j'allai trouver le curé de Smeermaas, Monsieur l'abbé Claes m'écouta attentivement.

« Il n'y a pas question d'un passage souterrain ! Il existe tout simplement un tuyau d'égout très étroit qui conduit de mon jardin, dans la Meuse. Mais montez plutôt avec moi, à la fenêtre, vous vous rendrez mieux compte si la fuite est possible par ce chemin. »

Du premier étage du presbytère, dont le jardin se trouve du côté de la Meuse, on a une superbe vue sur le fleuve et sur le paysage au delà de la frontière vers Maestricht. Le chemin à parcourir s'étendait devant moi. En bas, dans le jardin, se trouvait un carré noir dans la neige : le couvercle en tôle d'un puits.

C'est là-dedans que je devais descendre. Par le tuyau d'égout je pourrais passer par-dessous la haie, le chemin de la digue et le barrage électrique jusqu'au bord de la Meuse. J'aurais alors à ramper un certain nombre de mètres en plein air, en amont, vers la Hollande. A l'endroit où le fil électrisé quittait la digue et suivait la frontière vers l'intérieur, les Allemands avaient posé une première haie en fil de fer ordinaire, et les Hollandais une seconde, assez loin dans le fleuve. Je devais franchir ces deux obstacles dans l'eau dont l'un était haut de deux mètres avant de me trouver en territoire hollandais. Le curé m'énuméra alors les autres dangers que je courais. L'expédition devait évidemment se faire pendant l'obscurité, pas trop tard cependant, car alors une puissante lampe à acétylène était allumée au coin de la frontière. Un Allemand logeait au presbytère. Les fenêtres de la maison où était installé le corps de garde, de l'autre côté de la rue, donnaient toutes sur le jardin. Le tuyau d'égout était fort étroit et fermé ; et au bout, il y avait une porte en tôle et on ignorait si elle avait été fermée ou non par les Allemands ! Enfin je devais ramper entre deux sentinelles et le bain dans la Meuse serait probablement plutôt froid !...

On me croira donc sans doute quand j'avoue que l'aventure ne me tentait guère. Je n'avais cependant pas l'embarras du choix.

« Je risque le paquet » disai-je après un moment. Et M. l'abbé Claes me donna toute liberté d'agir et me promit même son appui quoique il sut très bien que, si je ne réussissais pas il serait puni au moins d'une amende sinon de l'emprisonnement.

L'après-midi je confiai mon secret à un voisin M. Pelssers, dont un des fils se trouvait au front. Il me fournit des habits civils, me donna encore quelques conseils et ensemble nous attendîmes l'obscurité.

Cinq heures du soir. Le ciel était bas et couvert, mais c'était singulier, l'obscurité ne tomba point. Caché derrière la fenêtre j'épiaï les deux sentinelles qui allaient et venaient, se disaient quelques

(1) Ma guerre.



Le général Lambert.

mots et regardaient couler l'eau pour tuer le temps.

Cinq heures et demie. En Hollande quelques lumières s'allument. Mais l'obscurité ne tombe toujours pas !... Nous n'avions pas songé à la pleine lune qui éclairerait toute la nuit ! Désappointé et rompu par cette journée d'attente, je retournai au couvent.

\*\*\*

Quelques jours plus tard. Les Allemands ne sont pas encore venus. La lune ne se lèvera qu'à sept heures. A quatre heures de relevée j'arrive à la cure de Smeermaas accompagné d'un confrère.

A cinq heures je grimpe à la chambre du curé : je suis un mince jeune homme habillé d'un pantalon, d'une veste et d'une casquette. Je suis voué à tous les saints du paradis. Nous vidons un verre sur le bon succès de l'entreprise. Je prends mes derniers dispositifs.

Mon confrère Chrysologue m'accompagnera au jardin. Quelque long que cela puisse paraître il attendra jusqu'à ce qu'il apprenne quelque chose. S'il entend la sentinelle crier alarme il saura que l'entreprise est manquée. Si au contraire, par delà, la frontière il entend crier trois fois « Jean » comme si un fermier appelait son fils — alors tout est en ordre, il peut reprendre mes habits religieux et annoncer la bonne nouvelle au couvent.

A pieds nus — pour ne pas attirer l'attention de l'hôte Allemand — nous descendons l'escalier, retenant notre respiration quand l'escalier crie.

Aveuglé encore par la lumière vive de la chambre je me trompe de chemin et je m'approche du chien du garde.

Celui-ci s'élance en furie et tout le village retentit de ses aboiements. Je grommèle quelque mot doux et je m'écarte vivement. Je regarde le corps de garde d'en face : pas une fenêtre n'est éclairée. J'ai fait ouvrir le trou depuis une demi-heure : une odeur caractéristique guide nos pas. Je me penche sur l'ouverture, pendant que Chryso regarde, par la haie si aucun Prussien ne se trouve dans le voisinage.

« Pst ! voilà qu'il y en a un qui s'approche ! »

Nous nous couchons comme morts. Comme le tic-tac d'une horloge de tour, son pas résonne sur le sol. Il s'éloigne. Vite : je me laisse glisser dans le puits. Des petites mottes de terre font un bruit

mat en tombant. Lentement la moite froideur de la boue monte le long de mes jambes. Je me couche sur le côté; le bras droit étendu en avant, le bras gauche collé au corps j'entre tout juste dans l'orifice du tuyau. Je recommence à glisser en me servant de mes bras et de mes jambes. Une couche de boue grasse adoucit le frottement aux épaules, aux reins et aux genoux. Mais l'humidité froide qui a percé jusque sur la peau me donne une sensation désagréable.

« Ça va-t-il ? » me demande Chryso en chuchotant au-dessus de l'orifice.

Je lui réponds « A merveille » et j'avance tout doucement.

Pendant combien de temps cette course de rat dura-t-elle, je ne saurais le dire. Il me semblait qu'elle durerait toujours.

Grâce à Dieu, voilà que ma main touche la porte en fer. Et immédiatement je sens qu'elle ne résiste pas. Je crie un dernier adieu à Chryso et je commence à lever la plaque. Ceci demande beaucoup de prudence. Les charnières rouillées ne grincent que faiblement. Je pousse la tôle de la tête, je la soutiens de l'épaule et la laisse glisser vers les reins.

Je me suis complètement retourné et je suis couché sur le ventre dans la boue, avec la porte dans le dos, le menton reposant sur les mains et je souffle un instant. Je sens l'air frais et comme de l'eau pure.

Devant moi coulait le fleuve large, noir et grossier, qui s'amène en courbe de Limmel et passe d'une allure puissante, mais sans bruit. A droite on voit les lumières de Wyk jetant des lueurs jaunâtres sur l'eau. De l'autre côté en amont c'est l'immense profondeur de l'obscurité. Dans le village, pas un bruit.

Ce silence est si profond que je perçois nettement le souffle d'un remorqueur à la halte de Bunde.

Mais où donc se trouve la sentinelle ?

Je sors du trou, je laisse la plaque se reposer sur mon pied, je me courbe et j'attrape la tôle de mes doigts, puis je la laisse tomber doucement. Je glisse jusque près de l'eau et regarde la rive au-dessus de moi. Les poteaux du barrage se dessinent vaguement dans l'ombre. Et derrière le barrage, je vois, à peine visible, un casque à pointe surmontant de larges épaules se dessiner sur le firmament noir !

Si longtemps que le Prussien ne s'éloigne pas je n'ose bouger. Je profite de ces quelques moments de repos pour me couvrir les mains et le visage d'une couche de boue. Car l'obscurité n'est pas complète et à cinq mètres — c'est la distance qui me sépare de la sentinelle — le teint pâle du visage doit parfaitement attirer l'attention.

Voilà que le Prussien reprend sa promenade et, extrêmement calme, sans bouger un caillou et sans froisser une seule herbe je commence à ramper. Il n'y eut point d'autre particularité, si ce n'est que vers le milieu des cent mètres de distance que j'avais à parcourir je touchai le cadavre d'un chien noyé et que je dus me reposer — et alors le cœur bondit dans ma poitrine — lorsque la sentinelle passa à quelques pas de moi.

Au premier obstacle je descends dans le fleuve et je passe aisément; l'eau me monte seulement jusqu'à la poitrine. Une d'zaine de pas plus loin je butte sur le second barrage. Ici je dus descendre plus bas dans la Meuse. L'eau me monte, jusqu'à la poitrine et m'étreint parce qu'elle est glacée.

Et je ne suis pas encore au bout.

Je ne dois pas songer à nager : le courant m'emporterait d'où je suis venu. En me tenant solidement au fil de fer barbelé je dois essayer de me lancer au-dessus de l'obstacle sans faire du bruit.

Malheureusement les poteaux ne sont pas fixes; le terrain est enlevé par le courant. Chaque fois que j'essaie de tenir fermement le fil, le bois cède avec un craquement sinistre. Tout à coup me saisis



Le sous-lieutenant Verberne.

une crampe dans la jambe. Je m'arrête sans bouger un millimètre, haletant et tremblant, ma tête seule dépassant l'eau.

Devais-je donc faire naufrage dans le port ?

Sitôt que je parvins à bouger je grimpai sur la berge et je m'étendis sur le sol pour songer. A dix pas de moi je vois la forme indécise d'un Prussien. Il ne bouge pas. Oserais-je grimper sur la haie, rapide comme un chat ?... Et si les fils crient ? si je reste accroché aux barbes ! une silhouette noire se dessine si nettement sur le firmament. Un coup de feu est si vite tiré.

Ma décision est prise. Je descends de nouveau dans l'eau si loin que possible. Je me mets à attirer vers moi l'extrémité arrachée du barrage. Je la pousse sous l'eau, je mets les pieds dessus et je me lance par-dessus l'obstacle. Puis, sans oser respirer j'écoute. Le silence est complet. Ma première pensée est un remerciement à tous les saints du paradis.

Car je suis libre maintenant. Pendant que je m'avance vers la rive libre — toujours calme ; mais jubilant dans mon for intérieur — j'ai une heureuse sensation de délivrance. Je sens à peine l'humidité et le froid. A une trentaine de pas de la frontière je me retourne et dans la nuit calme j'appelle trois fois le nom convenu. Je ne reçois de réponse que celui de l'écho. Mais je sais que dans le jardin du presbytère quelqu'un se frotte les mains.

\* \* \*

Je savais qu'à quelques pas de la digue se trouvaient des maisons mais pas le moindre trait de lumière ne révélait de la vie à l'intérieur. Droit devant moi, cependant s'ouvrait dans le lointain une porte toute grande éclairée. Je marchai vers cet endroit. C'était une boutique et un café : la boutiquière et un client s'entretenaient, de part et d'autre du comptoir. J'aperçus de suite à l'expression de frayeur sur leur visages pâles que non apparition devait avoir quelque chose de celle d'un fantôme. Tout ruisselant, les mains et le

visage couverts d'une boue noire et, comme me dit plus tard la patronne, les yeux démesurément ouverts, je semblais venir d'un autre monde. Je racontai mon aventure en quelques mots brefs : « Franchi la frontière, passé dans l'eau, y a-t-il moyen de me laver et de changer d'habits. »

Je ne parlai pas de l'égout, cela devait rester secret. Mais immédiatement l'hôtesse me dit « Vous avez passé par l'égout de monsieur le curé ? »

Depuis mon entrée une odeur de boue avait rempli la petite place.

Madame Schiepers — belge elle-même — me soigna comme une mère. Elle ferma le café, m'apporta de l'eau, du savon et un essuie-mains et courut chercher des habits propres. C'est en vain que je prétendais que de vieux habits suffiraient pour ce soir : elle déplaça le meilleur costume du mari — celui-ci n'étant encore à son travail. Bientôt je fis mon entrée dans la cuisine, vêtu d'un joli costume noir et sur mes bas. Mais cette fois-ci se produisit la réaction du bain trop prolongé dans la Meuse. Je commençai à trembler et à claquer des dents de sorte que je ne pus même plus proférer une parole. L'hôtesse compatissante me fit asseoir devant la cuisinière et mettre mes pieds dans les fours. Le froid me secoua tellement que j'eus de la peine à garder l'équilibre sur ma chaise. Je dus manger une assiette de soupe chaude mais pendant dix minutes je ne parvins pas à manier une cuiller. Je ne parvins pas plus à lacer mes bottines : un petit garçon et une petite fillette se chargèrent chacun d'un soulier.

Il était sept heures maintenant. Je remerciai vivement madame Schiepers et lui promis de revenir la revoir bientôt, puis, accompagné d'un voisin, je partis pour Maastricht. Cette marche de quatre kilomètres, d'un pas rapide, me mit en transpiration.

Après trois années d'absence — pendant laquelle je m'étais senti éloigné de ma ville natale comme si j'avais habité la Chine — les vieux chemins et les rues connues me semblaient si attrayants ! Et en mon for intérieur je ne cessai de jubiler : « Libre ! Tu es libre ! »

Et ce n'était pas tant la sensation d'avoir échappé à la prison, mais celle de ne plus sentir sur mes épaules, comme la pression de deux mains de fer, l'idée d'être à la merci des caprices détestés et, du joug injuste des Allemands.

J'avais désigné notre maison à mon compagnon et lui dis : « Entrez d'abord et dites que le R. P. de Reckheim va venir ce soir. Ajoutez ensuite que je suis peut-être déjà en route, — que je puis même entrer d'un instant à l'autre. »

Ce la rue, par derrière le rideau j'avais épié l'étonnement joyeux suscité par ce message inattendu. Lorsque je jugeai la préparation suffisante je me montrai à la porte. On devine aisément que toute la famille fut vite sur pied — les petits mêmes en robe de nuit — que de part et d'autre on avait bien des choses à raconter et que ce soir il se fit bien tard avant d'aller se reposer. (1).

\* \* \*

Et à raconter cela nous songeons à un autre héros courageux, qu'échappa à la peine de mort et entra à l'armée. Le « Courrier de l'Armée » dit à son sujet :

« 48 ans, marié, père de famille, le sous-lieutenant Verberne reste à Anvers en 1914 au moment de la retraite d'Anvers. Il y dirige un centre d'espionnage, et se dévoue au maintien du bon moral de la population. Il collabore à des feuilles clandestines. En quatre mois de temps il passe dix-fois la frontière hollandaise avec des documents, et cela malgré la police secrète allemande qui file constamment. Il livre aux Alliés les plans nécessaires aux bombardements des chantiers ennemis à Anvers. Le jour du bombardement des chantiers de Hoboken, Verberne est arrêté !

(1) Hilarion Thans « Mijn Oorlog » paru dans « Ons Volk Ontwaakt ».



Un groupe de Zouaves.

Il nie ses voyages en Angleterre : on lui montre sa photo prise en pleine mer à bord du bateau. Et Verberne ne souvient en effet avoir vu le mouchard allemand Max Bauermeister, sur le navire...

Notre héros fait deux cent dix-sept jours de prison dont cent dix-sept au secret le plus rigoureux... Malgré cette mesure draconienne, il parvient à communiquer avec l'extérieur. C'est ainsi que de sa prison, il envoie régulièrement ses articles aux journaux prohibés... et pour ce faire il écrit avec une épingle et du sang de son pouce...

Au conseil de guerre, Verberne est condamné à neuf semaines de détention, trois mois de prison pour passages frauduleux de la frontière et recel de mitrailleuses appartenant à l'armée belge.

Sous l'inculpation d'espionnage, il est condamné à mort.

Pour régler ses affaires de famille et moyennant une caution de 50,000 marks, Verberne reçoit dix jours de liberté provisoire. Il doit se présenter à des heures différentes et trois fois par jour à la Polizei, au Meldeamt et à la Kommandanture. Des agents secrets le traquent constamment, ce qui ne l'empêche pas de fuir en Hollande le huitième jour ! Il emmène avec lui un officier français qui était parvenu à sauver 58 millions de la Banque de France à Lille. Chargés de lourdes valises, les deux fugitifs passent à travers les marais des Polders, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, poursuivis par les chiens policiers, par les balles et les projecteurs...

Mais leur courageux sang-froid, leur permet d'atteindre leur but...

Arrivé en France, Verberne retourne plusieurs fois en Belgique par la voie des airs. C'est le célèbre Védérines qui le pilote et le ramène...

Enfin nommé sous-lieutenant à l'armée belge, Verberne n'a de cesse aussi longtemps qu'on ne lui permette de rejoindre le front...

Il y arriva au vaillant 17<sup>me</sup> de ligne, au moment de l'offensive de la libération... Son coup d'essai pour le baptême du feu, est un réel coup de maître : Il va en mission avec son peloton à 800 mètres dans les lignes ennemies, attaquant un « béton » de la « Flanderstellung » aux environs de Moorslede et de Sint-Pieter. Il combat pendant une heure, et ne rentre que sur l'ordre formel de son chef de bataillon.

Mme Verberne, ardente patriote, lui écrit :

« Fais ton Devoir, la Patrie sera contente, et tes enfants et moi, nous serons fiers de toi !... »

\* \* \*

Encore un échantillon d'audace. D'abord nous donnons une déclaration qui nous fut transmise par

les soussignés en ces temps, mais dans laquelle, eu égard aux circonstances d'alors, on dut passer sous silence, qu'il se trouvait un passager à bord, ainsi que nous le raconterons tantôt :

« Les soussignés prennent la respectueuse liberté de déposer la déclaration suivante :

Le 6 décembre à 3 h. 30 nous avons quitté Flessingue avec le remorqueur « Louisa » ayant son port d'attache à Gand, pour le conduire à Gravesend, car il avait été vendu à une firme anglaise à Stepney.

A 5 heures de l'après-midi nous nous mîmes à l'ancre à Westkapelle pour y attendre l'obscurité.

Il soufflait une brise moyenne de N.-O. A 8 h. 45 nous levâmes l'ancre et nous partîmes vers le « Noord-Hinder » devant lequel nous passâmes le 7 vers 6 h. 30 du matin. Un vent du Nord se leva et se fit bientôt violent, nous apportant une avalanche de neige et rendant la mer houleuse. Vers 5 h. 30 de l'après-midi nous passâmes devant le bateau-phare anglais « Galloper ». Arrivés à peine à 2 miles de cet endroit, dans la direction du « Sunk » nous aperçûmes le périscope d'un sous-marin à une distance d'environ 2 miles.

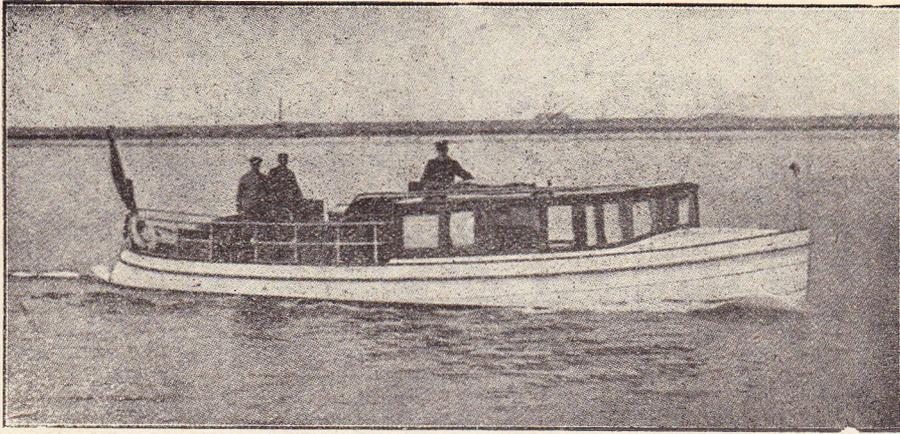
Le sous-marin s'approchait à une vive allure et lorsqu'il fut arrivé à environ une mile de distance, il émergea de l'eau et nous constatâmes qu'il était de nationalité allemande parce qu'un drapeau allemand était peint en-dessous du périscope. Nous avançâmes en zig-zag, ce qui n'empêcha pas le sous-marin de s'approcher toujours. Le vent, la pluie, la neige et la mer se firent plus violents. Ce fut notre salut, car ainsi le sous-marin ne nous aperçut point. Après une course d'environ une heure dans ces conditions, le temps s'éclaircit et nous constatâmes que le sous-marin avait pris une autre direction, car nous ne l'aperçûmes plus. Vers 7 h. 30 nous atteignîmes le « Sunk » espérant y trouver un pilote anglais. Ne découvrant aucun bateau-pilote nous nous dirigeâmes vers trois torpilleurs, qui se trouvaient environ à trois miles vers le S.-O. afin de les avertir de la présence, dans les parages, d'un sous-marin ennemi.

Arrivés à environ 200 mètres du premier torpilleur nous aperçûmes une explosion terrible. Un des torpilleurs avait touché une mine et sautait.

Un second torpilleur passa tout près de nous et nous cria : « Save as many as you can ». (Sauvez-en autant que vous pourrez).

Celui-ci nous avait à peine dépassé qu'une seconde explosion terrible se produisit qui fit couler le second torpilleur en 4 à 5 minutes. Alors nous aperçûmes dans les parages encore trois mines flottantes que le troisième torpilleur fit sauter.

Malgré la tempête de neige qui s'était levée à nouveau et la mer redevenue houleuse nous réussî-



Le « Scaldis ».

mes, au prix de grands efforts, à sauver 30 naufragés, dont plusieurs appartenant au « H.M. Coquette » se trouvaient dans un état pitoyable. Percevant des cris d'appel venant du « Coquette » qui s'enfonçait toujours, grâce au dévouement de l'équipage du remorqueur, nous réussîmes, au prix de grands dangers, à nous approcher à une très courte distance du bateau et à sauver encore 14 hommes de son équipage. Nous prodiguâmes nos soins autant que possible aux plus éprouvés, en leur donnant tout ce que nous possédions, nous les avons reconfortés avant d'attendre le port de Sheerness où nous avons remis tout le monde à bord du « H. M. S. Astacon ».

Fait à Londres, le 17 mars 1916.

Capitaine, Aug. Mollemans, Oprit, 7, Flessingue ;

Machiniste, Jules Alberts, Boulev. de Ruyter, 22, Flessingue ;

Chauffeur, Désiré de Schepper, rue Bleue, 13, Flessingue ;

Pilote, Fr. van Eeckhoutte, rue du Nord, 25, Flessingue ;

Pilote, F. Verschuere, Pitshanger Lane, 36, Ealing, Londres,

Cet équipage revint avec le « Prince Henri » et ce dont il ne fit pas mention dans cette déclaration — parce que il importait peu pour leur sujet — il nous le raconte plus tard.

Il y avait un passager à bord : un soldat interné qui voulait retourner au front. Il s'était enfui du camp et avait attendu à Flessingue l'occasion le pouvoir s'embarquer. Il racontait qu'il s'était enfui de l'Allemagne et qu'il était blessé au pied. Il boitait d'une façon magistrale, quoique ce n'était qu'une feinte ; il agissait de la sorte pour dépister les espions. Il avait quelques amis de confiance et ceux-ci lui dirent que l'occasion se présentait de pouvoir atteindre l'Angleterre. Il pourrait partir avec le remorqueur précité. Le soldat accepta avec joie.

Pour échapper au contrôle hollandais il se cacha sous le charbon. Il y resta fort longtemps. Puis éclata l'orage. L'homme n'avait jamais été en mer. Dès que l'on avait quitté les eaux territoriales hollandaises il put quitter sa cachette, en-dessous des charbons, mais il souffrait horriblement du mal de mer. Les marins eurent peur qu'il n'en mourut.

Il était couché sur le pont, tout bleu et perdant parfois connaissance. Puis se passèrent les scènes lors de l'explosion des mines. Finalement cependant le fuyard arriva en Angleterre. Cela nous donne une preuve de tout ce qui était mis à l'œuvre pour pouvoir rejoindre le front.

\* \* \*

Et nous voici à l'aventure merveilleuse du « Scaldis ».

Le « Scaldis » était un yacht de plaisance appartenant à un Gantois. Au début de la guerre, l'administration des Ponts et Chaussées l'avait réquisitionné mais l'avait abandonné lors de l'évacuation d'Anvers. Les Allemands mirent la main dessus.

En 1917 il fut mis au service de l'amiral qui commandait le port d'Anvers et celui-ci choisit comme pilote un Anversois, Jef Van Dingenen. Celui-ci connaissait l'Escaut dans tous ses coins et recoins.

Edmond Leytens écrit dans « L'Évasion du Scaldis » :

« Durant six mois, le pilote de von Schröder fut admirable. Il devint bientôt le seul maître à son bord : la confiance du chef suprême l'auréolait de prestige. Il embarquait et débarquait à son gré, de jour et de nuit, d'aval et d'amont. Les soldats de service le long du fleuve apprirent à le connaître et ils en vinrent à confondre dans un même respect la personne de Jef et le drapeau amiral qui flottait toujours derrière lui.

En agissant de la sorte Jef avait un but et finalement il estima que le temps d'exécuter son plan était arrivé.

Quel plan ?

Edmond Leytens, qui s'occupait de la distribution de la « Libre Belgique » à Anvers, et avait, en 1916, essayé en vain de franchir la frontière, rencontra certain soir un autre collaborateur dans la distribution de la feuille clandestine, M. François Diercxsens, qui lui demanda : « Ne voudrez-vous pas vous échapper en canot automobile.

Sans beaucoup de formalités, après quelques pourparlers, quelques jeunes gens sous la conduite de M. De Tif, firent connaissance avec Jef Van Dingenen, capitaine du « Scaldis », au café du Commerce, dans la rue des Juifs. Celui-ci avait donc conçu le plan de s'évader en Hollande avec le « Scaldis » et d'emporter bon nombre de jeunes gens qui voulaient rejoindre le front. L'aventure devait avoir lieu le 9 septembre. Le matin, les conspirateurs se dirigèrent vers le quai au Sucre, traversèrent l'Escaut et se cachèrent dans les roseaux des plaines sablonneuses de la rive gauche.

M. De Tif, premier lieutenant de marine belge, les conduisit aux « ouvrages » français où l'on attendait à midi le yacht venant de l'écluse Royers.

Mais à une heure le bateau n'était toujours pas en vue. Enfin, à 1 1/2 h. le « Scaldis » sortit de l'écluse. Jef Van Dingenen n'avait jamais su éviter le contrôle d'un poste allemand de pilotage. Mais cette fois-ci il était parvenu à acheter le chef de poste, pour 100 marks, sous prétexte qu'il devait aller prendre en fraude un sac de farine à Calloo.

Le « Scaldis » passa le fleuve et amarra de l'autre côté. Mais entre le bateau et la rive se trouvait un banc de sable boueux, et un soldat allemand s'ap-



Les tranchées allemandes sous un bombardement intense pendant la nuit

prochait tout juste. M. De Tif procura à chaque fugitif un faux passeport. Le militaire passa sans rien dire. Sur les « ouvrages français » se trouvait un gardien. Il vit le petit groupe et demanda :

« Devez-vous prendre ce bateau? »

« Oui. »

« Bien passez par-ici »

Il ouvrit un grillage et montra l'embarcadère du chantier.

Sauvés ! On s'embarqua, et le « Scaldis » partit sur le champ. De la rive où il était resté pour accomplir sa tâche héroïque, à la vue de l'ennemi, Le Tif salua les jeunes gens de la main et pendant quelques minutes sa silhouette se dessina nettement sur le ciel clair. Avec l'aide de son épouse il avait déjà fait passer plus de 500 jeunes gens en Hollande. Et c'est surtout grâce à lui que l'aventure du « Scaldis » fut couronnée de succès. (1).

Le canot partit comme une flèche malgré la marée montante. Jef tenait le gouvernail. Le capitaine Verschueren était machiniste, le capitaine Cattoor faisait le matelot du pont. Comme passagers se trouvèrent à bord :

Emile Lauwers, docteur à Courtrai, Carlo Hertoghe et Edmond Leytens, étudiants à Anvers, Emile Violon et Maurice Perdaens de Ninove, le baron Gaëtan du Bois de Chantraine et Michel du Bois de Chantraine, tous les deux étudiants à Bruxelles, le baron François de Crombrugge de Looringem, étudiant à Bruges et Henri de le Court, étudiant à Bruxelles.

Les passagers restèrent dans la cabine.

À Doel se trouvait un poste où tous les bateaux devaient subir un contrôle.

Jef Van Dingenen résolut d'être brutal et de continuer tout simplement son chemin. Car derrière lui flottait le pavillon amiral. Et derrière la fenêtre de la cabine on n'apercevait que des profils de têtes (on avait enlevé les chapeaux et les casquettes) et à une certaine distance on pouvait très bien prendre les passagers pour l'amiral et son état-major. Jef passa à vingt-mètres du poste. Ce fut une minute émouvante... Et que se passa-t-il ?

Ah, ce fanion ! Officiers et soldats, toute la garde-sortirent au rang et rendirent les honneurs militaires. Jef fit un salut de marin ! On devine qu'on s'amusa dans la cabine !

On ne fut bientôt plus qu'à une couple de kilomètres de la frontière.

« Silence » commanda le capitaine.

Un canot automobile s'approcha, droit sur le « Scaldis ». Jef salua. Quatre officiers rendirent le salut. Le canot passa et partit.

Mais un autre contretemps survint. Le machiniste demanda de l'essence. Jef voulut donner un :idon. Il n'y en avait plus. Van Dingenen était convaincu que son machiniste allemand avait vendu la provision, comme cela s'était encore présenté, pour se procurer de l'argent.

Que faire maintenant ? Le capitaine versa de l'eau dans le réservoir : le peu d'essence qui restait, surnagea et le moteur se remit en marche mais irrégulièrement. Le « Scaldis » continua son chemin, mais bientôt le moteur s'arrêta pour du bon. La marée ferait revenir le bateau en arrière, c'est pourquoi Van Dingenen le fit échouer sur un banc de sable. Se trouvait-on encore en Belgique où bien était-on déjà en territoire hollandais ? Question angoissante. Il n'y

(1) « L'Évasion du Scaldis ».



Messieurs Verschueren, Cattoor et Van Dingenen.

eut qu'une chose à faire, c'était d'attendre la marée. Mais voilà qu'un bateau s'approcha, venant du nord cette fois-ci, du poste de douane hollandais de Bath. « Sommes nous en Hollande » demandèrent les fuyards.

« Oui »

Les jeunes hommes dansèrent de joie. Les douaniers leur demandèrent le but de leur voyage ; le récit de l'aventure les amusa beaucoup.

Le « Scaldis » fut pris à la remorque jusque Bath. Un commandant hollandais vint à bord, félicita les passagers et leur offrit un cigare. Il reçut le pavillon amiral et donna de l'essence en retour ; de la sorte le « Scaldis » put gagner Walsoorden où le consul belge de Flessingue vint le voir le lendemain. Le « Scaldis » fut amené à Flessingue où le récit de l'odyssée suscita de joyeux commentaires.

\* \* \*

Il y avait encore bien des choses à raconter concernant les malices employées par les fuyards et les événements qui se déroulèrent à la frontière. Malheureusement beaucoup d'audacieux jeunes hommes succombèrent, foudroyés par le courant électrique ou terrassés par une balle. L'histoire de la frontière a des rapports étroits avec l'espionnage. Nous avons déjà parlé longuement de l'espionnage dans notre œuvre. Et cependant nous devons encore citer un nom ici : celui de François Merjay, un vieillard de 65 ans.

Le « Courrier de l'Armée » écrit :

Le corps de Frans Merjay, fusillé par les Allemands le 11 mai 1917 à Charleroi, a été ramené le dimanche 13 juillet 1919 à Ixelles pour y recevoir les honneurs funèbres que le pays reconnaissant fait à ses héros morts pour la Patrie.

L'héroïsme de Frans Merjay, vieillard, de 65 ans, qui mit ses talents et son énergie au service de son pays et nava ce dévouement du sacrifice de sa vie, mérite d'être conté et proposé en exemple aux générations à venir. C'est ce que M. le bourgmestre Coca d'Ixelles a su mettre en relief dans un discours émouvant, prononcé à l'hôtel de ville devant toutes les personnalités venues présenter leurs condoléances au nom du gouvernement belge.

Voici les passagés les plus caractéristiques de ce brillant nanévrien :

Frans Merjay offrit à la patrie ses cinq vaillants fils et quatre filles, aussi intrépides que leurs frères.

Le 23 septembre 1914, Paul Merjay, rappelé sous les drapeaux le 31 juillet, devenu sous-lieutenant au 2<sup>e</sup> carabiniers (aujourd'hui lieutenant), est blessé grièvement au cours d'une des sorties d'Anvers.

Le 5 octobre, René Merjay, sous-lieutenant au 1<sup>er</sup> carabiniers, participe à la défense du fort de Lierre et aux violents combats du passage de la Nèthe et est tué à l'ennemi entre Lierre et Lanaeken.

Bientôt après, Victor Merjay, sous-lieutenant au 2<sup>e</sup> carabiniers (aujourd'hui capitaine), après avoir pris part à la défense du fort de Waelhem, à la retraite d'Anvers et à la bataille de l'Yser d'octobre 1914, est blessé à la tête et décoré de la Croix de guerre pour sa belle conduite au feu.

Le 1<sup>er</sup> août 1915, José Merjay, le plus jeune des fils, resté à Bruxelles, est arrêté. Il est surpris au cours d'une visite chez l'architecte Bauco, fusillé plus tard. Une grave accusation pèse sur le jeune homme. Il parvient à s'en tirer sans mal et, à peine relâché, recommence son dangereux service auquel collaborent tous les membres de sa famille.

Le 5 juillet 1916, avec son frère aîné Franz, il est arrêté; une deuxième fois il échappe à ses tortionnaires.

Sa sœur, Marie-Jeanne, l'aînée des filles, compromise dans la même affaire et arrêtée le même jour que ses deux frères, est retenue pendant trois mois.

Son frère Franz, moins heureux, est condamné le 8 décembre 1916, par le conseil de guerre de Turnhout, à 5 ans de travaux forcés, à passer dans un bagne allemand.

Cette douloureuse nouvelle terrasse la pauvre mère qui succombe, malgré son courage surhumain, sous le poids de tant d'affreux soucis. Elle meurt subitement cinq jours après, le 13 décembre 1916.

Parcille succession d'événements tragiques eussent jeté le découragement et l'inquiétude dans une âme moins trempée que celle du père Merjay : ils ne firent qu'exalter son esprit de sacrifice.

Dès l'arrestation de Franz, de José et de Marie-Jeanne, il avait redoublé d'activité, réorganisant, étendant même les services auxquels il était attaché, entreprenant en leur lieu et place les voyages les plus fatigants, remplissant les missions les plus périlleuses.

Le 11 janvier 1917, il est arrêté, avec José qui, pour la troisième fois, retombe sous la griffe allemande.

Après huit jours de détention à Saint-Gilles, ils sont emmenés à Charleroi, où s'ouvre à leur charge une instruction qui va leur être fatale.

Le 12 février Marie-Jeanne est arrêtée à son tour pour la deuxième fois et vient les rejoindre.

Franz est ramené aussi du bagne allemand de Werd et impliqué dans la même affaire.

Tous quatre sont poursuivis, avec d'autres, du chef d'espionnage.

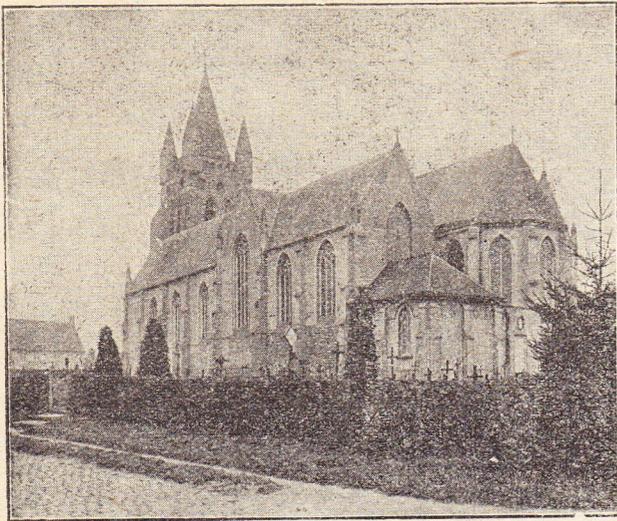
Le vieillard comparait devant le Conseil de guerre avec une dignité, une énergie qui font l'admiration de tous. Le procès dure du 10 au 14 avril 1917. La peine capitale est prononcée contre lui.

En marchant au supplice, le malheureux encourage et console ses compagnons d'infortune. Les Allemands lui demandent s'il ne regrette rien : « Non, » répond-il, « j'étais trop vieux pour servir ma Patrie au front à côté de mes fils ; j'ai employé ma vieillesse à la servir en Belgique et je ne le regrette pas. Si c'était à refaire, je recommencerais ! » Il refuse qu'on lui bande les yeux et tombe sans une parole de défaillance. C'était le 11 mai 1917.

Fin sublime d'une noble existence, consacrée tout entière au culte du devoir et de l'honneur.

Nous ne pouvions pas oublier ce héros dans cet ouvrage. De cette façon toute la frontière était en rapport avec la Belgique occupée et avec le Nord de la France, car les organisations d'espionnage s'étendaient partout.

Malheureusement aussi, près de la frontière séjournèrent bon nombre de personnes peu sûres et peu prudentes, celles-ci mettant parfois d'actifs



L'Eglise de Reninghe.

agents en péril à cause de leurs indiscretions, car les espions allemands étaient aussi très actifs près de la frontière barrée et ils étaient parfois aidés par des Belges.

Le 19 avril, les Bruxellois purent lire l'avis suivant :

« Par suite du décès de Son Ex. le gouverneur général de Belgique, freiherr von Bissing, colonel-général, toutes les représentations dans les théâtres, les cinémas, etc., les concerts et autres divertissements similaires sont défendus jusqu'au matin du 21 avril, dans Bruxelles et environs. »

De cette façon la masse apprit le décès du gouverneur général allemand.

Sitôt arrivé à Bruxelles, von Bissing avait réquisitionné le château des « Trois Fontaines », à Vilvorde, propriété de Monsieur Orban Van Volxem. C'est là qu'il habita. C'était une superbe propriété de campagne. Le dimanche 15 avril von Bissing dut garder le lit, étant malade. Il avait alors 74 ans.

Il mourut quelques jours après. Quelle triste fin ! Mourir ici, au milieu d'un peuple qu'il opprimait, et peu après les déportations en masse de milliers d'innocents. On devait l'enterrer à Berlin. Le jeudi soir on transporta le corps de Vilvorde à Bruxelles. Ce transfert se fit en grande pompe. La bière reposait sur un affût de canon : elle était escortée par des cavaliers porteurs de flambeaux. Croyait-on vraiment impressionner la foule par ce spectacle ?

On transporta le mort dans la salle des concerts du Conservatoire qui servait depuis bien longtemps déjà aux offices religieux protestants pour la garnison de Bruxelles.

L'autorité avait voulu faire célébrer l'office à l'église Ste-Gudule, mais elle abandonna ce plan par suite du refus énergique du clergé.

Le vendredi, le cercueil fut conduit à la gare du Nord. Les lanternes étaient allumées sur le passage du cortège. L'autorité avait chargé la ville d'entourer les réverbères de crêpe, mais cet ordre ne fut point exécuté. Des soldats allemands sonnèrent les cloches de la métropole de l'église du Sablon et de l'église Saint-Jacques sur Coudenberg. Au personnel de ces églises l'autorité ecclésiastique avait défendu de le faire.

Le cortège se fit encore une fois en grande pompe. Devant marchait un escadron de cuirassiers blancs, en grande tenue évidemment. Puis de l'infanterie et de l'artillerie. La bière, posée sur un affût de canon, disparaissait sous les couronnes.

D'autres couronnes encore étaient portées par

des officiers, même des cousins avec toutes les décorations de cet homme qui avait causé tant de maux. Le cheval de von Bissing marcha aussi dans le cortège.

Derrèze le cercueil on vit des servants du culte, en toge, les diplomates étrangers, des officiers et des civils parmi lesquels Verhees et Tack, leaders activistes.

Par-ci par-là se trouvaient des spectateurs qui ne saluèrent même pas. A la gare du Nord la circulation était interdite.

Une musique militaire jouait évidemment des marches funèbres.

La bière fut transportée dans un wagon et de cette façon von Bissing quitta notre pays.

Au début de la guerre un fils de von Bissing avait succombé à Dinant.

En ce temps von Bissing était commandant d'un camp de prisonniers à Munster, où arrivèrent, entre autres, des prisonniers civils d'Aarschot.

Un autre fils avait un emploi dans un bureau à Bruxelles. Le 23 juin on connut le testament politique de von Bissing.

Le gouverneur y prétendit que l'Allemagne devait continuer la guerre jusqu'à ce qu'elle puisse, l'épée à la main exiger la paix. Il démontra que l'Allemagne devait garder une influence prépondérante en Belgique et pour cela il n'existait qu'un seul moyen : l'annexion de la Belgique à l'Allemagne. Sinon la Belgique tomberait sous l'influence de la France et de l'Angleterre qui pourraient y conserver des garnisons constituant une menace permanente pour l'Allemagne. Notre industrie devait être vasale de celle de l'Allemagne. Celle-ci avait besoin d'Anvers pour son commerce et de la côte comme point d'appui militaire.

Tout cela fut exposé au long et au large dans le testament. Le roi, la dynastie devaient disparaître, au besoin par le meurtre.

« Jamais », écrit von Bissing, « un roi n'abandonnera volontairement son pays au vainqueur, et jamais un roi des Belges se résoudra à renoncer à sa souveraineté ou à la laisser diminuer. Son prestige en serait trop diminué, de sorte qu'il ne pourrait plus être considéré comme un soutien, mais plutôt comme un obstacle aux intérêts allemands. »

Dans beaucoup de circonstances les Anglais ont considéré et défini le droit du conquérant comme le plus simple et le plus simple et dans Machiavel on peut lire que celui qui se propose de s'annexer un territoire sera forcé d'écarteler le roi ou le régent de ce pays, même par le meurtre.

Ce sont évidemment des décisions très sérieuses, mais elles doivent être prises quand il s'agit d'assurer le bien-être et l'avenir de l'Allemagne : c'est aussi la punition de cette guerre de destruction dirigée contre nous ! »

Voilà ce qu'écrivit von Bissing, c'est lui qui conseille de piller nos usines, de tuer nos industries, d'anéantir nos intérêts vitaux ! Et dans ce mot de « punition » on lit toute la haine de ce vieillard, de ce despote.

Un despote, il l'est, en effet, car il poursuit : « Nous devons maintenir la dictature actuelle pendant de longues années. »

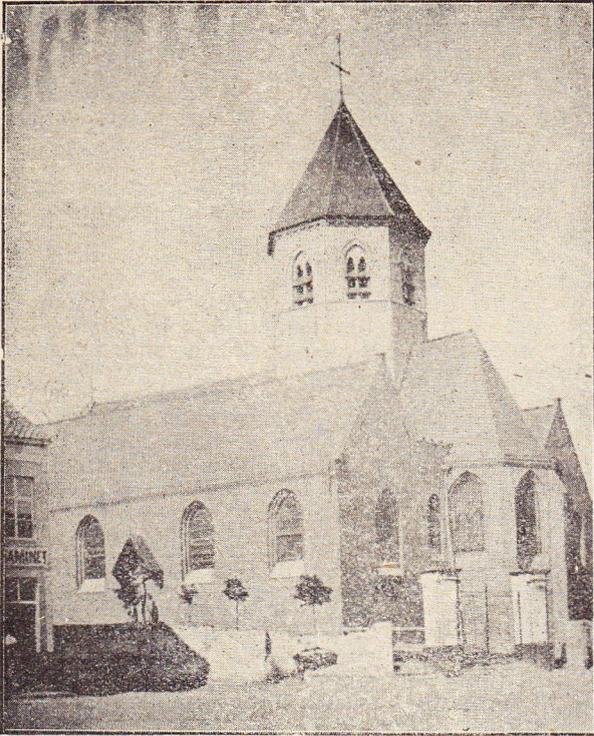
C'est donc le militarisme qui devait nous obliger à devenir allemands. Von Bissing berça l'illusion que ce plan réussirait avec les Flamands et aussi avec les Wallons à condition de bannir les mauvaises têtes et les excitateurs.

La propriété des Belges qui iraient se fixer à l'étranger devait être confisquée.

Il fallait y aller « manu militari ! »

La diplomatie avait commis trop de gaffes. On devait empêcher les suites fâcheuses de cette politique. Et le peuple allemand verrait de mauvais œil la perte de ce fruit : la Belgique.

Voilà donc le testament de von Bissing. Mais son



L'Eglise de Vive St. Eloi.

exécution devait paraître plus difficile que de l'écrire. Il est vraiment regrettable que von Bissing n'ait pas vécu jusqu'à la fin de la guerre.

Après sa mort, le général von Zwehl, gouverneur d'Anvers, assumait temporairement la succession du gouverneur.

Déjà le 24 avril un successeur de von Bissing fut désigné : le colonel-général von Falkenhausen, âgé, lui-aussi, de 74 ans.

## Les Mutilés

A l'œuvre de Frank nous empruntons les pages poignantes ci-après :

« La « cuisine-boucherie » ou ambulance qui se trouvait tout près du front, est un grand espace, deux fois aussi long que large, et si bas que le médecin militaire, vêtu d'une veste d'opération devenue raide à cause du sang nouveau ou ancien qui l'empregnait, des opérations, peut poser la paume de la main sur le plafond.

« Ici on n'aurait certes pas pu installer un cinéma « un cinéma n'irait pas ici », pense-t-il à chaque instant. Car finalement tous ses désirs se sont réduits à ce seul désir : s'asseoir une fois tranquillement dans un cinéma. Sur les pavés du sol s'alignent les sacs à paille l'un à côté de l'autre. Sur chaque sac à paille est couché un homme ; sur chaque sac à paille git plutôt ce qui reste d'un homme. Tous couverts jusqu'au menton. Des mains sciées, des bras, des pieds, des jambes flottent dans du sang, de la ouate et du pus dans une cuvette d'un mètre de hauteur, qui est large de deux mètres et qui est montée sur des roues. La cuvette se trouve dans un coin près de la porte : on la vide chaque soir. Pas un fétu de paille dans les espaces de vingt centimètres entre les sacs et dans l'allée du milieu. Il y a cinq rangées de sacs à paille.

La table d'opération revêtue de zinc se trouve dans l'allée du milieu.

Les fenêtres sont fermées et trois minutes après une épaisse odeur infecte de blessures enflammées, de pus, de sang décomposé, de sueur de mort, l'ex-

halaisons de douleur, de carbol et de lysol flotte dans la « cuisine boucherie », de sorte qu'un homme sain et vigoureux, habitué au grand air, qui entre ici, voit, une minute après tourner toutes sortes de couleurs devant ses yeux et sent le sol s'esquiver sous ses pieds.

Dans cette boucherie tout près du front, on donne les premiers soins aux blessés. Très vite. Pas une minute de temps perdu. Ici on ampute. Dans la boucherie on amène en droite ligne du front tous ceux qui doivent être opérés, tous sans distinction, des officiers et des soldats. Un quart d'heure de temps perdu peut être cause de la mort.

Les amputés, qui n'ont pas perdu connaissance, qui ne dorment pas et qui restent cependant couchés immobiles, complètement immobiles et sans faire de bruit, et qui portent des tâches de fièvre dans la figure, sont perdus, ils se trouvent au bord du tombeau.

Les autres crient, se lèvent, se courbent et se recroquevillent, gémissent comme des petits chats nés à peine, ricanent dans le délire de la fièvre ou remuent le corps mutilé lentement mais sans discontinuer.

La vie des plus heureux consiste en ceci, qu'ils s'éveillent d'un évanouissement pour y retomber presque aussitôt. L'épaisse puanteur en est pour beaucoup la cause. Il ne fait guère clair dans la « cuisine boucherie ».

Après une ou deux opérations, après chaque demi-heure le docteur doit sortir à l'air pour que, à l'opération suivante, le bistouri ou la scie ne lui tombent pas de la main.

Chaque jour on emporte de quatre à six morts. On apporte de la paille fraîche et des pansements frais. Puis de nouveaux blessés. Pas un fétu de paille ne git dans les allées. Il y a beaucoup d'ordre. La cuvette se remplit de membres amputés, on la vide au soir à six heures précises. Les sacs à paille sont allignés comme au cordeau.

Le docteur scie.

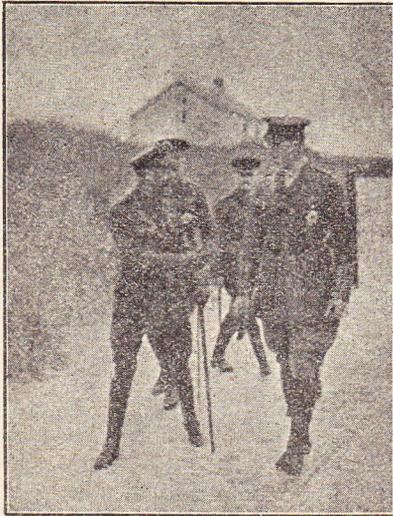
Dans la boucherie ne vient jamais un journal, ici on souffre. Ici on ne s'intéresse pas aux bulletins de victoire. Ici on s'intéresse à la jambe qu'on vient de scier et que l'assistant vient de jeter dans la cuvette. On veut avoir sa jambe. La prendre encore une fois dans ses mains. La regarder, la regarder de très près.

« Ma jambe ! C'est ma jambe. A moi ! Ma jambe ! D'abord il crie pour avoir sa jambe, puis il ment : « Donne-la moi. Allons, donne ici. Donne la moi ! »

Le suppliant est couché dans la rangée près du châssis, il se trouve dans une rangée peu éclairée, dans le quatrième lit à compter depuis la paroi du fond. Il doit crier de nouveau, crier plus fort que les hurlements de douleur et les lamentations pour que l'assistant puisse l'entendre.

« Quelle idée ! Quelle idée maudite ! », grommelle l'assistant exténué. Puis il porte au suppliant une longue jambe, qui présente entre le genou et la surface de la coupe, dans le jarret un horrible trou profond, enflammé et puant. Il la dépose horizontalement sur les mains tendues avec avidité. Le soldat regarde avec des grands yeux et frissonnant d'un frisson mystique, la jambe longue et pesante qui lui a appartenu pendant vingt ans, l'écarte de ses yeux, de plus en plus, recule sa tête en arrière. Puis, pris d'un dégoût mortel il lance la jambe dans le couloir médian et crie : « Ce n'est pas ma jambe ! » Ce n'était pas sa jambe. L'assistant surmené avait puisé une autre jambe dans la cuvette.

L'homme du quatrième lit est tranquille maintenant. Il ne bouge plus. Le patient couché à côté de lui tourne son visage du côté de son voisin évanoui et lui dit : « Tu t'endors, mon vieux, avec tes deux jambes, et quand tu te réveilles tu n'as plus qu'une jambe. » Puis il sourit : un sourire qui prouve que le désespoir le plus douloureux peut s'exprimer par un sourire. « Tu t'endors, mon vieux, avec tes deux



Le Roi Albert et le Roi d'Angleterre

jambes, et quand tu te réveilles, tu n'as plus qu'une jambe. » Il a trouvé ce mot et le répète à chaque instant.

Le quatrième lit dans la rangée obscure, à compter de la paroi du fond ennuie le médecin. Il n'a pas de chance avec ce quatrième lit. Ou bien ceux qui tombent sur ce quatrième lit meurent sous la scie, ou bien ils se conduisent comme des sauvages.

« Encore une fois ce quatrième lit », pense le docteur, malade de surexcitation, et jette un coup d'œil sur la jambe qui git dans l'allée médiane, dont elle trouble l'ordre impeccable. Puis il regarde le plafond bas : « On n'aurait quand-même pas pu installer un cinéma ici. Un cinéma, ça n'irait pas. » Et il scie avec prudence mais vigoureusement un bras juste en-dessous de l'omoplate.

Le soldat étendu sur la table d'opération, un garçon en uniforme, n'a plus au corps qu'un pantalon trempé de sang. Le haut du corps est maigre, la poitrine étroite, incomplètement développée. Le garçon est sans connaissance. Ses lèvres bleues sont fortement pincées. Dans le coin droit de la bouche une petite ouverture est restée comme chez un coureur totalement épuisé qui expire l'haleine par un coin de la bouche.

Parfois tous les blessés à la fois hurlent et gémissent plus fort, comme si à ce moment un esprit malin s'amusait à rendre les douleurs des blessures plus lancinantes. Alors chacun emploie son moyen pour rendre la douleur plus supportable. L'un trouve que sa douleur diminue quand il montre la langue, quand il la sort le plus loin possible de sa bouche. Encore un millimètre plus loin. Il se met sur son séant sur le sac à paille, la langue longue et bleue d'être poussée en avant ; il est haletant. Un autre trouve un soulagement à crier « Oe » de toutes ses forces. Il a déjà essayé tout l'alphabet. E ne sert à rien, I pas plus. Oe seulement lui fait du bien. Et de toutes ses forces il hurle : « Oe ».

Le médecin scie toujours.

Un autre doit étendre perpendiculairement son bras, de façon à tendre tous ses muscles et retenir son haleine, retenir son haleine aussi longtemps qu'un cri lui sort du gosier comme après une compression prolongée « O ! ». Cela le soulage.

Le médecin scie toujours.

Un autre balance lentement mais sans arrêter le tronc. Quand il cesse de le faire il ne sait plus supporter la douleur.

On entend des gémissements pareil à celui de tout petits chats.

Un autre fait des grimaces comme s'il avait quelque aliment brûlant en bouche.

Il y a du mouvement près de la porte : deux blessés qui doivent être amputés, sont apportés.

« Non, il est absolument inutile de les apporter ici. Il n'y a plus de place ! » dit le docteur pendant qu'il continue à scier un mince poignet. Les brancardiers restent indécis, ne sachant que faire.

« Portez-les dans la « salle de danse ».

« A vos ordres. Mais nous venons d'en porter six dans la « salle de danse ». On nous envoie ici. La « salle de danse » est bondée. »

« Oe !... »

« Mais ici aussi ! C'est plein ! plein ! Tout est rempli. Il n'y a plus une place ! »

Un gémissement très doux comme le cri de tout jeunes chats.

L'homme qui balance son tronc continue invariablement sa manœuvre.

On fait de la place : on rapproche encore les sacs à paille, de sorte que l'intervalle de vingt centimètres disparaît aussi. Il semble maintenant que tout ne forme plus qu'un seul lit de douleur. Hurlant, gémissant, se lamentant, mais tenu parfaitement en ordre.

Un hurlement de douleur sauvage monte dans la salle pendant que les brancardiers s'éloignent. Là-bas on voit de nouveau la langue bleue et allongée. Une épaisse et chaude puanteur règne partout.

La « boucherie » n'est qu'une petite annexe de la « salle de danse » qui ne désemplit pas quoiqu'il s'y trouve cinq fois plus de sacs à paille que dans la « boucherie ».

Et combien y a-t-il de « salles de danse » de cette espèce en Europe ? Combien d'ambulances où on donne les premiers soins aux blessés ? Combien d'autres où des hommes attendent la guérison dans des douleurs atroces ? Combien existe-t-il de lits de douleur derrière le front ? Et combien d'autres dans toutes les grandes et petites villes de la patrie ? Et combien d'autres encore en Russie, en France, en Angleterre et en Italie ? Combien de lits de douleur existe-t-il dans l'Europe entière, Pourquoi, pour qui ces millions de personnes souffrent-elles ces douleurs ? Pourquoi des millions de bras, des millions de jambes doivent-ils être sciés ? Pourquoi ces batailles et ces massacres ? Pourquoi cette guerre ? Pourquoi ces mutilations, ces opérations et ces douleurs ? Pourquoi ? pense le docteur militaire, pendant qu'il coupe prudemment et soigneusement un livre de chair hors d'une cuisse avant qu'il commence à scier... « Il fait beaucoup trop bas ici pour un cinéma ». Il voit tourbillonner des couleurs devant ses yeux.

Les martyrs de la « boucherie » se soucient peu que ce soit tout juste derrière le front, ou dans leur ville natale, ou dans un pays ennemi, ou dans une forêt vierge des Indes qu'ils souffrent de leurs douleurs. On entend des cris : Oe !... et des gémissements comme le cri de tout jeunes chats. Et il leur est bien égal qui gagnera la guerre ; ils s'en soucient autant que de la neige qui est tombée avant-hier ! « Le bourgmestre d'un petit village quelconque peut gagner la guerre, si de ce fait ma douleur diminue un tant soit peu, et si je pouvais avoir ma jambe de retour, pense un jeune poète de vingt ans qui ne sent tout à coup plus ses douleurs et reste immobile d'une façon inquiétante et qui approche déjà de la mort, » si j'avais seulement encore ma jambe blanche, longue de cent kilomètres avec le superbe genou, je la chérirais éternellement autant que... le soleil. Ma jambe ! je veux dire que si j'avais encore ma jambe il n'y aurait absolument pas de guerre. La guerre est d'ailleurs quelque chose d'impossible. Il n'y a pas de guerre. La guerre est imaginaire ! C'est un mensonge. Ma jambe seule ; voilà la réalité ! « La réalité », crie-t-il d'une voix claire et précise qui sonne dans la « boucherie ». Puis il ferme les yeux.

Cinq minutes après on enlève son cadavre.

On rafraîchit la paille et les pansements. Pas



Zuydschoote

un fêtu ne reste dans l'allée : il y a beaucoup d'ordre. Une semelle dépasse le bord de la cuve remplie de membres amputés. L'autre mutilé se retourne et dit au nouveau sac à paille vide : « Tu t'endors mon vieux avec tes deux jambes et quand tu te réveilles tu n'a plus qu'une jambe. »

Les yeux d'un jeune et vigoureux forgeron dans le lit d'à côté regardent fixement et plins de colère. Il a perdu son bras droit, il a un thorax développé, du sang très sain, des muscles solides, bombés et lissés comme s'ils étaient enduits d'huile. Il sait qu'il guérira et comprime ses douleurs. Il se creuse la tête au sujet de son avenir. « Plus jamais de ma vie je ne saurai faire une entrée de serrure... Un bras artificiel?... C'est de la blague ça. Avec un bras artificiel je ne saurai plus ni forger ni tailler une pierre... Une jambe passe encore, pour ma part je me passerais encore bien d'une jambe, pourquoi n'ai-je pas perdu la jambe droite plutôt que le bras droit. La jambe ! la jambe !

Dans le premier lit de la rangée près de la fenêtre git un jeune officier qui est amputé d'une jambe. Ses pensées glissent par-dessus les hommes hurlant et se tordant de douleur, entre les lamentations du forgeron, comme s'ils se donnaient la réplique.

« Si seulement il ne me manquait qu'un bras. Un bras ! Je me ferais confectionner un large pardessus avec de larges manches. Je laisserais pendre le bras artificiel dans la poche. Et à la vue personne n'y verrait rien. Et avec les femmes ce ne serait pas si terrible non plus, sans aucun doute. Mais avec une jambe en moins ! Etre avec une femme et n'avoir plus qu'une jambe. »

— « On ne me fera jamais accroire que quelqu'un qui a un bras artificiel sait manier une lime... Avec une jambe seulement, tout ça pourrait encore aller. »

— « Et monter à cheval ? Avec une jambe seulement... »

— « Ou qu'il peut forger à en transpirer... »

— « Se promener avec une femme et n'avoir qu'une jambe ! »

— « Ou qu'il peut souder, ou limer une serrure, qui doit être soigneusement ajustée... avec un bras artificiel ? C'est de la blague ça... Pourquoi ne me manque-t-il pas une jambe plutôt ? Une jambe ! »

— « Et danser avec une jambe ? Fini pour moi, la danse... Avec un bras on peut encore danser... Fini tout ça. »

— « Plus qu'un seul bras... Toute mon affaire croule. »

Pendant ces derniers jours tous les deux ont supputé toutes les possibilités. Et tout à coup ils en arrivent à voir la triste réalité : que définitivement

il n'y a plus rien à faire pour eux, qu'ils ne pourront plus ni danser, ni aller à cheval, ni limer ni forger... tout cela à cause de la belle jambe ou du beau bras qui est enlevé. Pour ma part je veux bien ne plus jamais danser, ne plus jamais aller à cheval, et les femmes peuvent prendre des hommes qui ont leurs deux jambes, si je pouvais seulement avoir ma deuxième jambe de retour... Je crache sur le métier de forgeron... et je deviens vagabond si je pouvais seulement avoir mon deuxième bras de retour, de retour ! »

« Il me semble que je préférerais être aveugle. » Cette pensée leur vint à tous deux presque simultanément.

« Avoir seulement la jambe de retour, avoir le grand, fort bras de retour. Etre aveugle, passe encore, mais avoir encore tous ses membres », voilà ce qu'ils ruminent mille fois en un jour, mille fois en une nuit. « Plutôt être aveugle. »

Et le soldat aveugle, couché à côté de la cuve, dont les blessures guérissent d'une façon extraordinaire de sorte qu'une opération ne sera pas nécessaire, pense sans cesse, et pensera pendant toute sa vie : « Si on m'avait plutôt enlevé les deux bras et les deux jambes et que je ne sois point aveugle. Point aveugle ! Ne plus jamais voir... je ne verrai plus jamais ma femme... Plus jamais... je ne verrai... plus ma femme... Et qui me conduira?... Ne plus jamais voir une rue... un cheval comment est-il ? Brun. Il y a aussi des bigues ? Et les chiens ? comment courent-ils ? Et, et, et, et... des milliers d'objets passent devant lui. Finalement il s'efforce avec énergie de se représenter comment est fait un filet dans une voiture du chemin de fer. Il n'y parvient pas et s'endort. Et tout à coup il voit de nouveau tout. Une lumière rayonnante fait céder l'obscurité qui, accompagnée par les cris de « ou » et des hurlements « oe » et de gémissements de jeunes chats... tombent bas du monde. »

Un paysan barbu est assis sur son séant, dans son sac à paille et fait signe d'un geste anxieux à l'infirmier. Il fait signe, il appelle « Psst ! »

« Eh bien, qu'y a-t-il, »

— « On n'a donc pas dû amputer ma jambe ? Mais je sens une douleur horrible dans mon mollet. »

L'infirmier a déjà entendu dire qu'il existe des sensations réflexes. Il dit, pour calmer le patient : « C'est une douleur réflexe. »

La jambe du paysan avec le mollet souffrant se trouve déjà depuis deux heures dans la cuve.

« Mais mon mollet tire, et brûle et tape. C'est donc seulement une douleur réflexe ! demande-t-il encore une fois et il devient on ne peut plus, heureux ( car il a la certitude maintenant qu'il a encore sa jambe. Et heureux, il tombe en syncope ; il en reviendra tantôt. »

Le docteur fiévreux n'en peut plus, il voit les corps des patients immobiles en double.

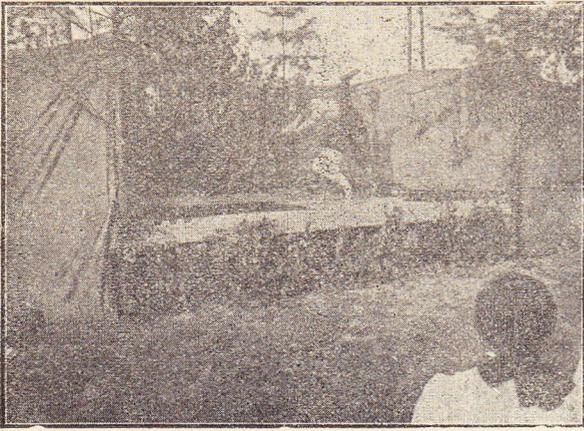
« Et si j'ampute le bras ce soir seulement, l'homme en mourra peut-être. Et si je ne l'ampute que demain, il en mourra certainement. » Le docteur commence. Son assistant, petit et pâle comme un mort chancelle déjà comme s'il avait bu.

Le docteur coupe... et songe : « La guerre. »

Il pense : « Ce mot « guerre » ne révèle pas aux hommes inconscients la millionième partie du nombre incalculable d'horreurs qui peuvent être désignées par le mot « guerre ». Le mot lui-même est aussi faible que le souffle d'un nourisson. Et en comparaison du contenu du mot « guerre » un typhon qui balaye des navires et des îles et des villes, n'est que le souffle d'un nourisson... Guerre est un mot de six lettres... pense le docteur fiévreux. »

Et en même temps il opère.

Le médecin a lu un article dans une feuille hebdomadaire, au sujet des mesures à prendre pour maintenir le niveau de la population : un ouvrage de statistique, dans lequel on cite comme « minimum » de morts, le nombre dix millions.



Nos soldats s'amusent ; acrobates

« Comme minimum... dix millions de morts... C'est là un minimum prudemment établi, le minimum très prudemment indiqué, murmure doucement le docteur, et en même temps il découvre le fémur avec son scalpel « un minimum de cinq millions d'amputés. »

« Oe...! Oe...!

Le docteur se redresse, il regarde l'homme nu, il voit les artères ligotées et l'os découvert pour la scie. « Il est raide comme une perche. Il est si tranquille, et tellement étendu. Ses lèvres sont si bleues. Bleu céleste. Et à l'extérieur le canon tonne. L'artillerie tonne déjà depuis trois ans. Pourquoi?

... Les canons jettent chez moi, dans la « boucherie » des hommes étendus... très tranquilles...

Il regarde les dents de la scie, qui se trouvent très près l'une de l'autre et sont déjà usées. La sciure du bras se mélange à la sciure de bras... Un minimum de cinq millions d'amputés. Un minimum... Chaque jour depuis trois ans, du matin tôt jusque tard dans la soirée, chaque jour: scier, scier, scier. Je scie des bras, des jambes, des mains. J'ai scié cinq millions de jambes, de bras et de mains. Moi tout seul le médecin militaire de l'Europe.

Comme les menuisiers font avec une planche, il pose l'ongle du pouce sur l'os, y pose sa scie, il scie il compte : « une jambe humaine a septante centimètres de longueur; le bras n'en a que so xanté... »

« La longueur des mains, des bras et des jambes amputés additionnée donne... doucement... très doucement... une longueur moyenne d'au moins cinquante centimètres par membre amputé. Cinq millions de membres amputés avec une longueur de deux millions cinq cent mille mètres, ce qui fait deux millions cinq cent mille mètres de membres humains. »

« Oe...! »

Les deux morceaux se disjointent; la jambe est sciée. Il glisse la jambe jusque sur le bord de la table d'opération de sorte que le soldat a tout-à-coup une jambe courte et une jambe longue. Car le docteur ne voit plus l'intervalle, il ne voit plus que des jambes; des millions de jambes, toutes sciées par lui tout seul.

Il y a du mouvement près de la porte: huit brancardiers entrent l'un à la suite de l'autre, avec quatre bancards sur lesquels sont étendus deux hommes très tranquilles, un qui crie très fort et un quatrième dont la jambe écrasée n'étant plus tenue que par la peau, pend toute renversée, au corps. Le talon se trouve au dessus.

Le docteur dit tranquillement: « Ici il n'y a plus de place ».

Le paysan barbu revient de sa syncope et souffre horriblement à la jambe qu'il n'a plus. Il est

hors de lui de joie. Il glisse doucement sa main sous la couverture pour tâter la jambe souffrante et... ne trouve pas de jambe.

« Cette fois-ci ces hommes doivent être transportés dans la « salle de danse ».

Le soldat blond est assis sur son séant et montre une langue très bleue et très longue, il est haletant.

Son voisin balance son tronc lentement mais sans s'arrêter. Le cri « O! » retentit très haut.

« A vos ordres, mais la salle de danse est archibondée.

« Oe...!

« Là-bas, près de la salle de danse il y a un grand cabinet; allez déposer ces gens dans ce cabinet ».

Le paysan excédé de bonheur, de souffrance et d'espoir s'étonne de l'inutilité de ses efforts pour trouver sa jambe. Il tâte toujours vers le centre de la douleur et prend toujours dans le vide. Il tâte dans la douleur cuisante, et même tout le long de sa jambe et ne parvient pas à comprendre comment il a la sensation de saisir dans le vide alors qu'il est absolument certain de tenir la douleur à ce même moment. Le paysan barbu fait signe « Psst! »

« Ce n'est qu'une douleur réflexe », dit l'infirmier pour le calmer.

Tout à coup le paysan ressemble à un Christ, ses yeux semblent fixer un point sur le mur en face de lui; il jette les couvertures, puis lentement il laisse tomber son regard et s'aperçoit qu'à l'endroit où la douleur cuit horriblement il n'y a plus de jambe. Sa joie s'effondre comme dans un éclair, il se met sur son séant et regarde. Il regarde bêtement le grand moignon emmaillotté dans le pansement blanc, qui se trouve immédiatement en dessous du tronc. Sa tête se vide: il ne reste plus une simple trace d'idée dans sa tête. Vide sa tête, absolument vide. Il tombe en syncope.

Les quatre brancards sont déposés dans le couloir du milieu et obstruent cette allée.

« Oui mais! Oui mais! crie le docteur, et il saute, avec le scalpel brillant en main près du premier brancard et d'un coup sec, sépare la jambe pendante du tronc. « Oui mais! Oui mais! L'homme... se meurt de perdre tant de sang » veut-il dire, mais dit effectivement « est déjà mort ». « Il est exsangue... celui-là vous pouvez déjà l'emporter » dit le docteur et passe la jambe coupée à l'assistant. Et tout à coup il lui semble qu'il devient l'axe du carrousel de ce monde, qui tourne autour de lui en chancelant.

Mille couleurs lui passent devant ses yeux, surtout du vert. Les canons tonnent. La langue tirée et bleue glisse devant ses yeux et s'allonge, s'allonge démesurément, s'allonge par elle-même, extraordinairement vite, s'entortille autour de la terre et se transforme en une couronne de membres humains entourant toute la terre, et lui le docteur se trouve au milieu de cette couronne, il chancelle et doucement se sent aller... en syncope.

« Oe !... »

## l'Offensive allemande de 1918.

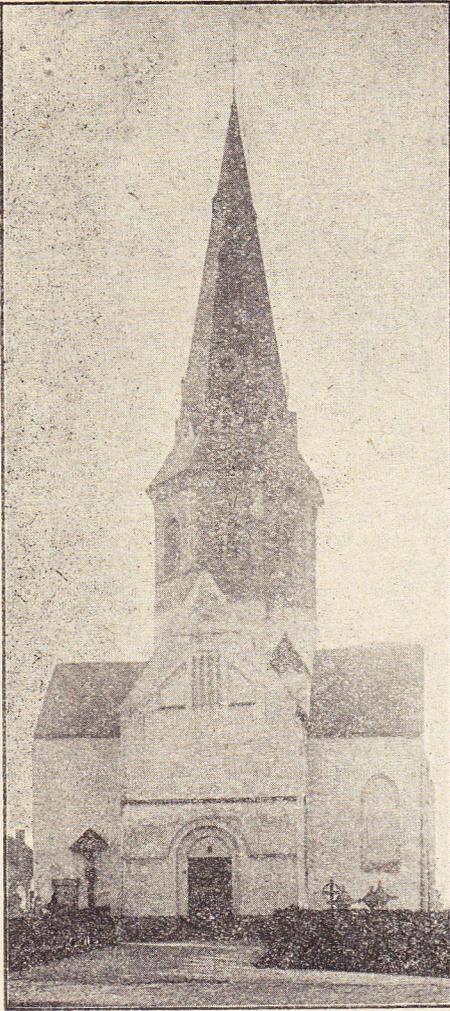
**Déclarations d'hommes d'Etats. La situation en Orient. Le repos d'hiver. Le premier bombardement de Paris. L'attente.**

L'année 1917 s'était terminée tristement.

Le 1er janvier 1918, Pétain adressa un message à ses soldats : « Soyez patients, soyez obstinés. Si le plus pressé réclame la paix, le plus persévérant en fixe les conditions ».

Le 5 janvier Lloyd George déclara :

« Nous ne voulons pas anéantir la constitution impériale des Allemands. Mais nous exigeons : la réparation complète de la Belgique; cette condition n'est pas une rançon de guerre, mais une réparation de la violation sérieuse du droit en Europe. Notre seconde condition est la suivante, évacuation complète par toutes les troupes des territoires de la Serbie, du Monténégro, de l'Italie et de la Rou-



L'Eglise d'Ichtegem.

manie et réparation des injustices commises contre ces pays. Nous serons jusqu'à la mort aux côtés de la démocratie de la France et nous lui rendrons les deux provinces lui arrachées en 1870. Avant que cette blessure ne soit guérie nous n'aurons pas de situation saine en Europe ».

Dans son message du 5 janvier Wilson énuméra les 14 conditions sur la base desquelles l'Amérique pourrait conclure la paix: plus de diplomatie secrète, liberté des mers, suppression des barrières économiques, restriction des armements, transactions coloniales, évacuation et réparation de la Belgique et du Nord de la France, remise de l'Alsace-Lorraine, redressement de la frontière italienne, autonomie pour les peuples de l'Autriche-Hongrie, évacuation des Balkans et accès à la mer pour la Serbie, autonomie pour les nationalités en Turquie, internationalisation des Dardanelles, rétablissement de l'Etat Polonais avec accès à la mer.

« On doit former une ligue générale des nations, déclara Wilson » qui assume des devoirs déterminés concernant la violation de territoire de tous les Etats, des grands comme des petits.

« Nous n'envions pas la grandeur de l'Allemagne et nous ne désirons pas la combattre par les armes ni par des conditions hostiles dans le domaine commercial, si elle se déclare prête de s'unir avec nous et les autres peuples désireux de la paix conformément au droit, aux lois et à l'équité.

« Nous exigeons seulement que l'Allemagne se pose en égale des autres peuples et non en dominatrice ».

Le chancelier allemand, von Hertling se moqua des paroles de Lloyd George et de Wilson.

Il déclara que l'Allemagne n'avait pas l'intention d'annexer la Belgique, par la force. Le statut de la Belgique devait rester en dehors des discussions générales. Jamais on ne pourrait laisser l'Alsace et la Lorraine faire retour à la France.

« Dans les Balkans les intérêts austro-hongrois devaient primer. Nous dépenserons toute notre énergie pour secourir, à cet effet «notre fidèle allié», ajouta-t-il, «La Turquie aussi peut compter sur notre épée et sur notre parole. Nous sommes prêts à adhérer à une Société des Nations après que l'Allemagne aura tranché toutes les questions soulevées par la guerre. Mais à ce moment ce n'était pas encore possible parce que les paroles de Lloyd George et de Wilson n'étaient pas inspirées par un sentiments de réconciliation.»

« Ces messieurs », conclut-il, « nous traitent en coupables qui doivent faire pénitence et promettre de s'amender.

« C'est là un ton de victorieux; mais qu'ils se disent bien que la situation militaire de l'Allemagne n'a jamais été aussi favorable que maintenant. Nos grands généraux regardent l'avenir avec confiance et avec la certitude de la victoire. Si nos ennemis nous obligent à prolonger la guerre c'est sur eux qui en retomberont toutes les responsabilités ».

Le comte von Czernin, ministre autrichien des affaires étrangères ne parla pas sur le même ton hautain.

«La monarchie», déclara-t-il, «n'a pas été poussée par un esprit de conquête, elle est étrangère à son but impérialiste et le problème de la Pologne ne devait pas différer la conclusion de la paix, d'un seul jour. Cependant l'Autriche est fermement décidée d'aller jusqu'au bout dans la défense des territoires des empires centraux tels qu'ils existaient avant le conflit...

Lorsque le monde apprit les déclarations des représentants des différents partis il comprit que de terribles événements se préparaient. La Russie avait donc fait défection. Nous avons fait connaître les destinées de la constituante. La Russie était devenue une république de travailleurs, avec des soviets de soldats et de paysans... Les peuples s'y l'vraient à la guerre civile.

Le 29 janvier la garde rouge maximaliste s'empara du pouvoir en Finlande et occupa Helsingfors: des bandes armées fillèrent la Bessarabie, des bolchévistes et des Ukrainiens se combattaient à Luck. L'Ukraine était considérée comme le grenier de la Russie. Rien d'étonnant donc à ce que l'Allemagne la convoitait.

Les bolchévistes occupèrent Kïef et supprimèrent la Rada. C'est avec les délégués de la Rada que l'Allemagne conclut la paix: le premier pacte depuis la guerre. Il fut signé dans la nuit du 8 au 9 février, à 2 heures du matin.

L'Allemagne et l'Autriche avaient exigés des contrats commerciaux favorables. Les territoires occupés devaient être évacués et les prisonniers échangés. Les frontières ne furent point modifiées sauf du côté de la Grande Russie où l'Ukraine reçut le gouvernement de Cholm, donc une partie de la Pologne, ce qui causa une grande colère en Pologne.

Le 3 mars la paix fut conclue avec la Russie: nous parlerons plus tard des événements en Russie, ainsi que du sort de la Finlande, de la Litonie, etc...

Pour le moment nous nous contentons de faire ressortir l'effondrement complet du front russe.

Du 5 février au 26 mars les Allemands eurent des pourparlers avec les Roumains. Ce pays complètement abandonné à son sort n'eut d'autre ressource que de conclure la paix. Le maréchal Mackensen lui envoya un ultimatum. Brătianu démissionna; Averesco forma un nouveau cabinet. Les pourparlers commencèrent à Bucarest, le 24 février. Le gé-